

Jasmine

Le jour du vol

Je dus me déplacer avec précaution dans l'obscurité et n'attraper que ce que je pouvais pour ne pas réveiller Glenn. Lorsqu'il grogna et roula sur le côté, je m'immobilisai, la main au-dessus de la valise, prête à interrompre ma mission et à me glisser sous les couvertures si nécessaire. Je pourrais toujours prétendre que je m'étais levée pour aller aux toilettes. Avec un peu de chance, il ne remarquerait pas que je portais un jean.

Sa bouche s'ouvrit de façon comique et il ronfla légèrement. Il semblait dormir à poings fermés. C'était peut-être en partie grâce à l'Ambien, son somnifère. Il avait avalé un cachet la veille au soir, mais sans le savoir. J'avais écrasé un comprimé, puis versé la poudre dans sa canette de bière. Glenn conservait sa boîte d'Ambien dans le placard de la salle de bains. Il m'avait raconté qu'un type la lui avait vendue au marché noir et que c'était un somnifère très puissant, plus fort que ce que prescrirait n'importe quel médecin. Un seul comprimé le faisait généralement dormir comme une souche.

Cependant, je ne pouvais pas prendre le risque d'ouvrir les tiroirs de la commode. Ce vieux meuble en bois grinçait dès qu'on le touchait. Je ne pouvais pas non

plus risquer de faire cliqueter les cintres de la penderie. J'allais devoir choisir parmi ce qui traînait sur le sol ou remplissait le panier à linge sale. Un pantalon de jogging et un legging, des culottes et un soutien-gorge récupérés dans le panier, quelques t-shirts, et une chemise rouge en flanelle bien chaude de Glenn que j'avais toujours aimée. On était en janvier après tout, et je quittais le Wisconsin pour Denver. Me donner sa chemise en flanelle était le moins qu'il puisse faire.

Ne trouvant pas de chaussettes assorties, j'en pris quelques-unes dépareillées et les jetai dans mon sac. Je m'en achèterais dans ma nouvelle ville. Idem pour la brosse à dents et autres articles nécessaires. En revanche, je tenais à emporter mon parfum au patchouli. Sans bruit, je récupérai le petit flacon d'échantillon sur la commode, appliquai quelques gouttes sur mes poignets de ce parfum familial qui me rappelait tant ma grand-mère, puis je vissai solidement le bouchon pour éviter qu'il fuie dans mon sac à main.

Lentement, j'enfilai mes tennis sans quitter Glenn un instant des yeux. Ses paupières clignotaient, il était dans une phase de sommeil paradoxal. Mon cœur semblait battre tout aussi vite. En général, Glenn ne se levait pas avant 11 heures, autrement dit dans six heures. J'avais essayé de minuter mon plan à la perfection afin de m'enfuir deux heures après qu'il se serait endormi.

Il ne devinerait jamais que j'étais à l'aéroport. S'il avait des soupçons, il irait sans doute jeter un coup d'œil à la gare routière dans le centre de Madison, voire à la gare ferroviaire de Columbus, la ville voisine. Il penserait plus probablement que j'étais partie bouder chez une amie ou une collègue pour la nuit, et il se lancerait rageusement à

ma recherche, comme c'était déjà arrivé. Jamais il n'imaginerait que j'avais les moyens de m'acheter un billet d'avion. C'était pourtant le cas. J'avais soigneusement mis de côté mes pourboires pendant plus d'un an et piqué un billet de dix ou de vingt dollars dans son portefeuille lorsqu'il avait le dos tourné. Ses jours de paie et ses soirs de chance au casino étaient généralement le meilleur moment pour le faire.

En me levant, j'aperçus le contour de mon visage à moitié illuminé par le clair de lune dans le miroir au-dessus de la commode. Longs cheveux blonds, une paire de fausses lunettes rondes achetée d'occasion qui me faisait penser à John Lennon. Les verres étaient seulement faits de plastique transparent, mais j'aimais bien le look qu'elles me donnaient et je les portais de temps en temps. J'étais fière de pouvoir me passer de vraies lunettes à quarante-quatre ans.

Enfilant un de mes chemisiers à manches courtes, je grimaçai en regardant le bleu que m'avaient laissé les doigts de Glenn quelques soirs auparavant. Notre dernière dispute. Celle qui m'avait brisée. Il m'avait accusée de flirter avec des types au bar, traitée de sale pute et poussée sur le lit pour me pénétrer de force. J'avais tourné la tête et fermé les yeux. Quand il avait eu terminé, il m'avait attrapé le bras, celui qui était maintenant contusionné, et l'avait serré jusqu'à ce qu'il s'engourdisse. « Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu penses à un des mecs du bar au lieu de penser à moi ? Hein ? Ne me mens pas... Salope. »

Il avait maintenu la pression jusqu'à ce que je le supplie d'arrêter. Finalement, il avait rejeté mon bras violemment sur le lit et était allé se doucher. Il aimait bien me répéter que j'étais sale. Pendant qu'il prenait sa douche, je me

roulais en boule en pleurant sans bruit et je me ronguais les ongles en planifiant ma fuite.

J'avais essayé déjà deux fois de le quitter, mais il m'avait retrouvée, traînée par les cheveux, jetée dans son pick-up et ramenée à son mobile home. Il ne m'autorisait pas à avoir ma propre voiture. Il me déposait et venait me chercher au travail, et passait souvent la majeure partie de sa soirée au bar où il jouait au billard ou aux fléchettes, mais je sentais toujours son regard sur moi, surtout lorsque je servais des hommes.

Comment notre histoire avait-elle pu dégénérer à ce point ? Lorsque j'avais rencontré Glenn, il faisait partie de ces clients. Après avoir passé ma vie à enchaîner des boulots qui ne me plaisaient pas, j'avais atterri dans cette grande taverne joyeusement bruyante du Midwest grâce à Anna, ma vieille copine de lycée qui y travaillait. C'était le genre d'endroit où la bière coulait à flots et les rires fusaient jusque tard dans la nuit. J'avais l'impression de pouvoir commencer à me débrouiller seule après une longue relation tumultueuse. J'avais rompu depuis seulement trois mois et je voulais rester célibataire le temps de guérir, avant d'essayer de rencontrer quelqu'un de bien. Mais cette période solitaire n'avait pas duré.

Glenn était un type baraqué qui faisait une entrée remarquée partout où il arrivait. Avec ses larges épaules et ses cheveux longs attachés en queue-de-cheval, il avait tout de suite attiré mon attention. Nous avons commencé à flirter en un rien de temps, alors que je lui apportais ses bouteilles de Miller High Life.

Il m'avait paru si gentil au début, offrant de me raccompagner à ma voiture après la fermeture pour qu'il ne m'arrive rien, puis me demandant poliment si j'accepterais de

lui donner mon numéro. Lors de notre premier rendez-vous, il avait insisté pour que j'attende dans le pick-up qu'il fasse le tour pour m'ouvrir la portière. C'était si vieux jeu que ça m'avait fait rire.

Au début, je m'étais demandé si je pouvais vraiment lui plaire. Il n'avait même pas quarante ans, j'avais l'impression de faire beaucoup plus vieille à côté de lui. Mais comme nous aimions tous deux la musique live, nous allions à des concerts et des spectacles. Nous avons échangé notre premier baiser au milieu des danses, de la sueur et de la chaleur, puis j'avais passé la nuit dans son mobile home.

Pendant des mois, tout avait été super. Je pensais avoir rencontré mon prince charmant. Nous nous couchions tard, faisons la grasse matinée, l'amour avant le petit déjeuner et parfois après, et nous partions à la campagne le week-end sur sa Harley. J'avais quitté mon logement et emménagé rapidement chez lui, la perspective d'un nouvel amour éclipsant mon plan de départ, c'est-à-dire rester célibataire quelque temps.

Le premier signe que les choses se gâtaient m'était apparu le jour où ma voiture était tombée en panne. Glenn avait insisté pour que nous la vendions à un ferrailleur, ajoutant qu'il me conduirait partout où j'aurais besoin d'aller. Je n'aimais pas l'idée de perdre ma voiture. Cela faisait presque dix ans que je l'avais. Je la surnommait Maeve, et l'idée qu'elle disparaisse ne m'emballait pas, car j'allais ainsi dépendre de Glenn. Mais il m'avait assuré que c'était plus raisonnable, puisque ses horaires flexibles sur les chantiers lui permettaient d'aller et venir à son gré. La casse nous avait offert six cents dollars pour

cette chère Maeve. Glenn avait déclaré que cette somme servirait aux dépenses domestiques et l'avait empochée.

Ensuite, sa jalousie s'était réveillée. Si je parlais à un vendeur dans un magasin, Glenn insistait plus tard pour savoir si j'avais trouvé cet inconnu séduisant. Il avait également commencé à choisir ma tenue de travail : « Ce haut montre trop tes seins » ou « Cette couleur te donne l'air encore plus vieille ».

Il n'aimait pas que je sois seule, pas même le temps d'une balade le dimanche. « Quel besoin tu as de sortir sans moi ? On n'est pas amoureux ? »

Il gardait un bras serré autour de moi tout le temps que nous marchions. Au début, ce geste m'avait paru tendre, mais au fil des mois, il était devenu possessif.

Le sexe brutal avait suivi. Lorsqu'il avait voulu m'attacher au lit, j'avais rechigné. Il avait répondu que je devais lui plaire et que nous essaierions tout ce qu'il voudrait, puis il m'avait poussée sur le lit et pénétrée en bloquant mes bras contre la colonne du lit. Par la suite, il avait fallu que je couche avec lui quand et comme cela lui plaisait. Peu importait que je sois épuisée après le travail.

Mais le pire était arrivé sans que je m'y attende une nuit. Je dormais lorsque, soudain, j'avais ressenti une forte pression sur ma tête et l'incapacité de respirer. Prenant conscience avec une lucidité terrifiante qu'un oreiller était plaqué sur mon visage, je l'avais entendu rire au moment où j'avais commencé à me débattre. Alors que j'essayais de pousser un hurlement, il avait soulevé l'oreiller et s'était laissé tomber sur le flanc, pris d'un fou rire.

Les larmes aux yeux, je toussais et postillonnais. Retrouvant enfin assez de souffle, je m'étais écriée :

— Putain, mais qu'est-ce qui t'a pris ?

— Oh là là, Jasmine, tu aurais vu... tu aurais vu ta tête quand j'ai soulevé l'oreiller. Tes yeux, merde, je n'avais jamais vu tes yeux comme ça...

Il avait continué à se tordre de rire en se serrant le ventre, tandis que je lui martelais le bras avec les poings sans cesser de pleurer et de tousser.

— C'est pas drôle, merde, Glenn !

— Viens là, chérie, je te faisais juste une blague.

Il m'avait attirée dans ses bras, puis avait commencé à embrasser ma tête et mon visage.

C'était à ce moment-là que j'avais décidé de garder une partie de mes pourboires chaque soir et de cacher l'argent à l'intérieur d'une petite boîte à tampons dans mon sac à franges. Il tenait toujours à ce que mes pourboires servent à ces mystérieuses « dépenses domestiques », mais je devais pouvoir en mettre un peu de côté sans qu'il le remarque. Je dissimulerais ensuite l'argent dans un album photo rangé dans un carton dans le débarras de son mobile home. Il ne regarderait jamais là-bas. Il n'éprouvait aucun intérêt pour les photos d'enfance, les cartes postales et les souvenirs que je conservais dans cette boîte. Il se contenterait probablement de jeter le tout à la poubelle ou dans le brasero une fois que je serais partie.

Afin de faire de la place à mon butin qui ne cessait de grossir, j'avais retiré les photos décolorées des pochettes plastifiées de l'album à spirale. Une fois les pochettes vides, j'avais eu suffisamment de place pour y ranger mes billets. Avec une boîte d'allumettes, j'avais ensuite brûlé les photos derrière le mobile home pendant que Glenn était au travail. La fumée qui emplissait mon nez

m'avait fait pleurer, mais elle avait également un parfum de liberté.

J'avais ainsi préparé mon évasion pendant un an, faisant comme si tout était normal avec Glenn. J'étais devenue un robot en sa présence, l'ombre de l'ancienne Jasmine enjouée. Je m'appelais Jasmine Veronica. Je n'avais aucune idée de ce qui était passé par la tête de ma mère quand elle m'avait choisi ce nom. De toute façon, elle avait été une étrangère pour moi la majeure partie de ma vie. Elle avait eu trois enfants de trois hommes différents et, pour une raison que j'ignorais, elle avait décidé dès le début que j'étais de la mauvaise graine. Je devais avoir seulement huit ou neuf ans lorsque je l'avais entendue dire à une amie qu'elle n'aurait jamais dû en faire un troisième, que mon père était le pire des trois, que je lui ressemblais trop. Le bruit courait qu'il était en prison quelque part. Cela dit, les autres pères n'étaient pas plus présents. Maman n'appréciait pas d'avoir trois enfants sur les bras – elle nous le faisait bien comprendre –, ou du moins, elle me considérait comme un boulet.

Ayant cinq ans de moins que ma sœur et sept de moins que mon frère, j'avais grandi en me sentant rejetée en permanence. Maigre et maladroite, j'avais dû porter un appareil dentaire pendant des années, tandis que mon frère et ma sœur étaient dotés d'une dentition presque parfaite. Maman se plaignait constamment du coût de mon appareil. J'avais d'énormes difficultés en maths et en sciences, alors que tous deux se sentaient parfaitement à l'aise à l'école. Une année, mes résultats étaient devenus si mauvais que j'avais failli redoubler. Maman avait confié à une amie, devant moi cette fois, combien elle était mortifiée.

La moindre de mes demandes paraissait l'importuner, même un besoin aussi basique que me nourrir. « Tu as encore faim ? » demandait-elle avec un profond soupir et un regard insistant, même lorsqu'il me semblait que c'était l'heure du repas.

Elle m'avait surnommée la goinfre et annonçait « La goinfre va encore vider les placards... » quand je venais chercher de quoi grignoter. Mon frère et ma sœur ne m'étaient d'aucun secours. Ils avaient toujours l'air de me trouver agaçante et m'ordonnaient de les laisser tranquilles si je proposais un jeu ou tentais de discuter avec eux.

À l'époque du lycée, j'avais eu quelques accrochages avec la police. Rien d'extraordinaire après tout, non ? Ensuite, à dix-huit ans, j'étais tombée enceinte et avais décidé d'avorter, et maman avait dû payer. N'était-ce pas préférable plutôt que de faire naître un enfant non désiré dans ce monde de fous ? Je n'étais pas allée à la fac comme mon frère et ma sœur. J'avais tenté l'école d'esthéticienne parce que j'avais toujours aimé jouer à me maquiller, mais maman avait déclaré qu'elle en avait assez de raquer, alors j'avais dû arrêter les cours lorsque je n'avais plus eu les moyens de les payer.

La vérité, c'est qu'elle ne m'aimait pas et ne m'avait jamais aimée. Comble de l'ironie, elle travaillait comme auxiliaire dans une maison de retraite. Elle était capable de s'occuper de parfaits inconnus avec tendresse et de priver totalement sa fille d'attention.

Maman et moi avons fini par nous éloigner après l'avortement et cette histoire d'école d'esthéticienne. Pendant quelques années, nous nous étions envoyé des cartes de Noël pour la forme, quelques mots de plus en

plus guindés et formels, comme si nous nous adressions à une voisine perdue de vue, non à une proche parente.

« Meilleurs vœux », avait-elle écrit sur la dernière. Mon nom n'était même pas inscrit à l'intérieur, et elle avait signé « Ta mère », au lieu de « Bisous, maman ». Je n'avais pas pu m'empêcher d'imaginer ce qu'elle avait écrit à mon frère et ma sœur, et j'avais décidé sur-le-champ de cesser de lui envoyer des cartes ou de lui adresser la parole. Lorsque j'avais emménagé dans un nouvel appartement en ville, je ne lui avais pas donné mon adresse. Nous ne nous étions pas reparlé depuis. D'après ce que je savais, mon frère vivait à Chicago et ma sœur quelque part dans le nord de New York. Il avait un boulot dans l'informatique, tandis qu'elle était représentante pharmaceutique. Je l'imaginais en femme d'affaires traversant le pays en avion pour se rendre à des congrès et des trucs importants. Je ne leur avais pas non plus donné mon adresse. L'année où j'avais coupé les ponts avec maman, j'avais tourné une page avec eux aussi. Il était simplement plus facile pour moi à tout point de vue d'endurcir mon cœur.

J'essayais de ne pas penser à elle ni à eux trop souvent, sinon, cela me rendait triste et furieuse. Je m'étais plutôt bien habituée à vivre loin de mes proches avec le temps, mais j'aurais parfois aimé pouvoir m'appuyer sur une famille. Aujourd'hui était l'un de ces jours. Mais j'allais devoir miser sur mon intelligence. Je n'étais peut-être pas très cultivée, mais assurément débrouillarde.

C'était mon heure.

La ville de Denver m'attirait. Je ne savais pas pourquoi, puisque je n'y connaissais personne et n'y avais jamais mis les pieds, mais l'idée de vivre dans une région montagnaise peuplée de gens décontractés qui aimaient

la vie en plein air me semblait splendide. Pourquoi ne pas prendre un nouveau départ là-bas ? Mon plan se limitait à atteindre Denver avec suffisamment d'argent en poche pour vivre jusqu'à ce que je trouve un travail. Pour commencer, il fallait juste que je quitte Glenn sans me faire prendre. J'avais un portable, l'énorme liasse de billets que j'avais récupérée dans l'album photo après qu'il s'était endormi, quelques vêtements et le projet de prendre l'avion dans l'après-midi.

Mon principal dilemme était de savoir comment me rendre à l'aéroport sans voiture. N'ayant jamais utilisé Uber, j'avais demandé à Anna, la copine de lycée qui m'avait trouvé le boulot au bar, de me montrer comment installer l'appli. Nous l'avions fait dans les toilettes la veille au soir, après avoir terminé le ménage. Anna était douée depuis toujours pour ce genre de truc. À l'époque où nous étions élèves à Madison North High School, elle aimait nous montrer toutes sortes d'outils technologiques qui nous épataient. Au début, il s'agissait de manipulations sur ordinateur. Aujourd'hui, c'étaient des astuces sur iPhone, de l'art généré par IA et le type de questions qu'on pouvait poser à ChatGPT.

À présent, je sortis nerveusement mon portable de mon sac à main et le pris dans le creux de ma main pour que l'écran ne brille pas trop dans l'obscurité de la pièce. J'essayai de commander une course afin qu'on vienne me chercher au bout de l'allée où était installé le mobile home. Si l'appli ne fonctionnait pas, je ne savais pas trop comment je ferais. Je reporterais peut-être mon plan d'un jour ou d'une semaine, jusqu'à ce que je puisse demander à Anna ce qui n'avait pas marché. Mais lorsque je vérifiai les véhicules proches de ma localisation, elle parut fonc-